

« J'ai lu votre texte ou plutôt je l'ai traversé de part en part,  
comme on traverse un pays étranger, sans jamais  
s'y sentir en exil. » **Christian Bobin**

NADINE MONFILS

# Le souffleur de nuages



NA  
MI  
POCHE

# Nadine Monfils

## Le souffleur de nuages

.....

Au volant de son taxi, Franck peine à tromper l'ennui et la solitude. Alors qu'il vient de perdre son chat et dernier confident, il s'enlise dans son quotidien monotone. Jusqu'au jour où il accepte la course d'Hélène. Affublée d'un chapeau d'une autre époque, la vieille dame fantasque l'attend avec sa valise devant sa maison dont elle laisse en partant la porte grande ouverte. De toute façon, elle n'a pas l'intention de revenir.

Pour retrouver enfin le grand amour de sa vie, Hélène entraîne Franck dans une aventure pleine de surprises. À mesure que les kilomètres défilent, ils apprennent à se connaître et deviennent l'un pour l'autre des souffleurs de nuages. Car il n'y a pas d'âge pour poursuivre ses rêves, profiter de rencontres inattendues et ensoleiller son existence...

**« Un roman tout en légère gravité. »**

*La Libre Belgique*

**« Une invitation à regarder vers le ciel  
et à sourire à la vie. »** *Ouest-France*

.....

Nadine Monfils est une écrivaine et réalisatrice belge qui vit à Paris. Elle a écrit près de quatre-vingts romans, dont plusieurs polars à succès, et a notamment été récompensée par le prix de « La Griffes Noire » pour l'ensemble de son œuvre. Avec *Le Souffleur de nuages*, elle s'aventure hors de son style de prédilection et propose un roman émouvant et pétillant.

ISBN : 978-2-493816-84-9



**8,50 euros**

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Mathieu Persan



LE SOUFFLEUR  
DE NUAGES

© 2020, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche

Pour la présente édition :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-84-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

**Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Nadine Monfils

LE SOUFFLEUR  
DE NUAGES

Roman

**fleuve**  
ÉDITIONS 



*Voilà. J'ai lu votre texte ou plutôt je l'ai traversé de part en part, comme on traverse un pays étranger sans jamais s'y sentir en exil. J'ai vu votre honnêteté, votre exigence et ces lueurs cruelles venues d'une douceur blessée. Certains portraits, certaines phrases claquent sur le pavé de papier blanc comme les chaussures d'un enfant soudain ensauvagé, imprenable. Je vous ai vue avancer dans le mélange de vos jours vers un amour pur – le même qui est en vous depuis toujours. La plupart sont devant leur vie comme devant un jouet cassé – alors ils boudent ou ils se résignent ou ils cherchent d'autres jouets. Vous, vous êtes dans votre vie, et pas devant. Vous êtes dans le mouvement vital qui va de l'illusoire au réel et vous savez bien : il n'y a de réel que l'amour.*

*Merci d'être qui vous êtes,  
Amicalement,*

*Christian Robin*





« Aimer jusqu'à la déchirure  
Aimer, même trop, même mal,  
Tenter, sans force et sans armure,  
D'atteindre l'inaccessible étoile. »  
*La Quête*, Jacques Brel.



*À mon ami Yousry Nasrallah.*



*« L'amour n'est pas une béquille, mais on est tous des culs-de-jatte quand on aime. »*

C'est le tag que lisait Franck, arrêté à un feu rouge, au volant de son taxi. Il aimait son métier, le contact avec les gens, pourtant pas toujours faciles... Certains étaient grossiers, ne lui disaient même pas bonjour ni au revoir. Comme s'il était à leur service, pareil à un robot. Sans doute étaient-ils habitués à cette époque de plus en plus déshumanisée qui est la nôtre. Bientôt, il serait remplacé par une voiture sans chauffeur.

Mais il n'était pas désabusé. C'était pas son caractère. Il partait du principe que le pessimisme est un fabricant de naufrage. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il avait eu une existence fleurie ! Ses parents avaient divorcé quand il était encore très jeune et il avait dû

franchir une haie de ronces. Sa grand-mère lui avait dit : « Deviens un souffleur de nuages et n'oublie jamais que la vie peut être belle. Mais il faut savoir la regarder. »

Parfois, il avait des p'tits coups de blues, sans raison, mais ce jour-là, il en avait une. Il venait de perdre son chat. Son compagnon de tant d'années d'amour et de complicité.

Il était doublement attaché à cet animal qui avait appartenu à sa grand-mère qu'il adorait. Elle avait trouvé ce chaton sur le pas de sa porte et l'avait appelé Mariano, comme Luis, ce chanteur d'opérette pour lequel elle avait une passion. Elle disait que quand elle l'écoutait, elle avait le moral remonté à bloc ! Lorsque la vieille dame était décédée cinq ans plus tôt, il avait recueilli son chat. Il avait l'impression qu'elle lui avait laissé un petit bout de son âme et que c'est elle qui le regardait à travers ses yeux verts. Elle était drôle et douce, exactement comme cette petite boule de poils. Une présence bienveillante et calme, un frôlement de soie dans la maison. Elle s'en était allée comme elle avait vécu : sans bruit, laissant derrière elle quelques rêves, pareils à un parfum de violettes. Et quand le chat ronronnait, il savait que c'était elle qui lui murmurait des mots tendres.

Franck avait une boule dans la gorge. Une boule de poils roux, un miaulement qui lui restait sur le cœur. Il angoissait à l'idée de rentrer chez lui ce soir et de se retrouver seul. De voir le panier vide et les jouets abandonnés. Certains jettent leurs souvenirs pour faire leur deuil. Lui en était incapable. On est vraiment mort quand plus personne ne pense à vous, se disait-il. Et les souvenirs nous aident à ne jamais oublier.

Il avait gardé les lunettes de son père.

Ils s'étaient disputés peu avant sa mort. Pour une brouille. Il avait vu les larmes couler le long de ses joues ridées, sa lèvre tremblait, et il avait eu envie de le prendre dans ses bras, mais s'était retenu. Pudeur idiote. Son père avait un peu perdu la tête, même s'il le reconnaissait. Ils en avaient eu des guerres de cœur, de celles qui se brisent contre les vitres, telle une abeille apeurée, qui ne sait plus pourquoi elle s'est affolée. Et il avait fallu qu'au dernier moment, avant de s'en aller pour toujours, ils se disputent encore. Pourtant ils s'aimaient. Justement, Franck n'avait pas voulu penser à la mort de cet être qu'il admirait et chérissait par-dessus tout. Il agissait avec lui comme s'il était éternel. Peut-être même créait-il ces

querelles pour rester l'enfant que son papa faisait sauter sur ses genoux.

Sa mère c'était une autre histoire. Indifférente et soucieuse du qu'en-dira-t-on. Il avait heureusement eu sa grand-mère pour s'occuper de lui. Une vraie mamie pleine de tendresse et rigolote, qu'il entendait parfois rire la nuit. Il avait souvent l'impression étrange qu'elle venait près de son lit pour lui rappeler ses instants de bonheur.

Quand on a du chagrin, les souvenirs les plus beaux se teintent de la couleur des petites souris qui se font piéger pour un morceau d'illusion. Franck aurait aimé qu'il existe des lunettes pour vous aider à voir la vie en rose. C'était pas une question de verres colorés, mais de rêves à protéger.

La sonnerie de son portable l'arracha à ses pensées. Au boulot ! Et c'était une bonne chose. Quand sa grand-mère était triste – ce qui lui arrivait rarement –, elle s'activait et nettoyait sa maison de fond en comble, car, prétendait-elle, travailler chasse les soucis.

Une cliente l'appelait pour venir la chercher à l'autre bout de Paris, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Lui, il était à Montmartre où il était allé déposer un client, juste devant le Moulin Rouge. C'était pourtant pas le moment des



paillettes et des frous-frous, mais le diable n'a pas d'heure pour danser. Traverser la plus belle ville du monde, en pleins embouteillages, gâchait le charme des lieux. Au volant de leur voiture, les Parisiens deviennent des pitbulls.

Où sont partis les petits bateaux de papier que les gamins faisaient flotter dans les rigoles ?

Franck voyait peu à peu, mais de plus en plus vite, s'écrouler tout un monde bon enfant autour de lui. Sa grand-mère n'aurait pas aimé notre époque. D'ailleurs, ça faisait longtemps qu'il ne l'avait plus entendue rire dans son sommeil...



## 2

Paris à cette heure matinale semblait drapée dans un manteau de mousseline qui atténuait les contours des immeubles, et leur conférait une douceur pareille à celle des tableaux de Renoir. Franck aimait ces vieux bâtiments majestueux, enveloppés dans leur orgueil de pierre. Ils avaient l'air de raconter une histoire. Celle que lui murmuraient aussi les objets des brocanteurs.

Franck avait gardé son âme de gosse. Le soir, il s'adressait souvent à son chat et faisait la réponse lui-même en imitant une petite voix féline. À qui allait-il parler à présent ?

Il tenta de chasser son cafard en mettant de la musique. Zaz, de sa voix rauque, un peu fêlée, chantait Paris au mois de mai. C'était le printemps et la chanson apportait un parfum

de fleurs à la douceur des jours. Il aimait bien cette fille, un rien déglinguée.

C'est pas qu'il était attiré par les femmes, non... Il les trouvait belles et les admirait, un peu comme une œuvre d'art. Mais il avait toujours été plus attiré par les mecs. Depuis tout petit, il savait qu'il était homosexuel. Il aimait les histoires romanesques, mais au fond de lui, il pensait que c'était un leurre, que les histoires d'amour étaient éphémères et n'existaient que dans les romans. En connaissait-il une qui avait duré toute une vie ? Non. Les siennes avaient été des feux de paille. Une fois, il avait été très amoureux et en avait beaucoup souffert quand l'homme qu'il aimait l'avait quitté pour un autre. Il s'était alors demandé si tomber amoureux n'était pas une malédiction. En tout cas, ça l'avait refroidi.

Quand il entendait cette magnifique chanson de Jean Ferrat : « Aimer à perdre la raison », il avait des frissons. Et il ressentait dans sa chair, dans son cœur, ce petit pincement délicieux que l'on connaît quand on aime d'un amour fou, quand le temps semble s'être arrêté, suspendu aux moments avec l'autre, et n'exister que pour ces seuls instants de bonheur intense qui nous font oublier même la

mort. Alors plus rien n'a d'importance que l'être aimé, que le temps passé en sa compagnie. Le reste ne comble pas le vide, il n'existe plus, envahi par l'absence qui nous rend aveugles et sourds. Plus d'appétit... Pour ça qu'on l'appelle la maladie d'amour. Parce que c'en est une et qu'on la croit inguérissable.

Pourtant un jour, on se réveille et la douleur a disparu. On retrouve le plaisir de regarder la nature, le ciel bleu et de ressentir les rayons du soleil sur la peau. Peu à peu, on retrouve aussi le bonheur de revoir ses amis. On renaît, mais quelque chose en nous s'est brisé.

Depuis sa déception, Franck était devenu méfiant. En mettant des barrières, on se coupe du grand bonheur. On se contente des petits plaisirs de la vie. Un peu comme si au lieu de manger un gâteau, on se limite à le contempler, pensant qu'il est empoisonné. Et on croque seulement la cerise qui le décore. Peut-être ce gâteau était-il délicieux ?

Que vaut une vie sans risques ? Mais sa peur d'avoir mal était plus forte.



### 3

Sa cliente le rappela. Elle craignait qu'il ne trouve pas sa maison. Elle paraissait soudain pressée de s'en aller, mais il lui expliqua qu'il y avait du trafic et qu'elle ne devait pas s'inquiéter, il avait un GPS et localiserait facilement sa rue. Elle avait une voix jeune et douce. Il l'imagina jolie, avec de longs cheveux roux bouclés et des taches de rousseur.

Un jour, une cliente lui avait demandé de l'emmenner n'importe où, pour fuir sa mère avec qui elle s'était disputée. Il avait tenté de la rassurer, de lui dire qu'avec le temps, les querelles finissent par s'apaiser. Juste pour la reconforter, car au fond, il savait que ce n'est pas forcément le cas et que parfois, c'est irréversible. Lui, ça ne s'était jamais arrangé avec la sienne et elle était morte sans lui avoir reparlé. Faire la paix est plus apaisant, mais ce n'est

souvent qu'une illusion. Dans le fond, il reste toujours quelques cendres qui ne se consumeront jamais.

Le plus frustrant était qu'il ne connaissait jamais la fin des histoires. Il ne revoyait pas les gens qui montaient dans son taxi. Sauf une fois... Un type qui lui avait raconté qu'il était un homme d'affaires poursuivi par un détective privé, engagé par sa femme très jalouse. Elle voulait le coincer pour obtenir le divorce et lui piquer ses villas à la Côte d'Azur. La fois suivante, il lui avait dit qu'il était célibataire et vivait depuis toujours avec sa vieille mère et son frère handicapé qui lui pourrissaient la vie. Il n'était plus homme d'affaires, mais bossait sur un pétrolier, et heureusement, car son métier lui permettait de quitter ce nid de serpents.

Depuis, Franck se méfiait. Il y avait dans ce monde un sacré paquet de mythomanes, qui s'inventaient des vies, parce que la leur était trop banale.

La sienne n'était pas très passionnante. Il se contentait d'imaginer qu'il lui arrivait des choses extraordinaires. Mais il ne mentait pas aux autres. Lui, il n'en parlait qu'à son chat qui avait emporté tous ses secrets au paradis des animaux.



Une existence sans surprises... Ça laisse de la place aux rêves, certes, mais Franck aurait aimé qu'il lui arrive quelque chose d'extraordinaire, au moins une fois dans sa vie.

Il ne se doutait pas que ce jour-là était arrivé...



Franck quitta l'avenue d'Italie pour s'engouffrer dans la rue de Tolbiac. Il n'était pas loin de la maison de sa cliente. Elle habitait rue Daviel. Un joli coin, dans le quartier de la Butte-aux-Cailles. Autrefois, très apprécié des touristes, il n'en restait que peau de chagrin. Mais les miettes avaient gardé leur charme et les petits restos qui avaient survécu étaient accueillants. Franck aimait ces ruelles insolites et ce havre de paix au milieu des îlots de verdure. Un village dans la ville. Il y régnait une atmosphère paisible, un peu comme dans les églises. Il ne savait pas si Dieu existait, et il n'y croyait pas trop, mais il se souvenait de sa grand-mère qui croisait le couteau sur le pain pour le bénir et ça le rassurait. Chaque fois qu'il en mangeait, il pensait à ce geste. Entrer dans une église le rapprochait de ses souvenirs avec elle, parce qu'elle allait à la messe tous les dimanches.